



F O N T A I N E S

D E

B R O C E L I A N D E

DIRECTEUR

RONAN PICHÉRY

DRUIDE ABROC'HELL

ARTISTIQUES

LITTÉRAIRES

TOURISTIQUES

RÉDACTION-ADMINISTRATION: 54 RUE POUILLAIN-DUPARC, RENNES-TÉL. 43-45

SOUS L'ENVOL DU GOELAND

D E N I S E D E F F A I N S

F A C E A U X A M E R S ⁽¹⁾

AVANT-PROPOS

LES SENTIERS DE BROCELIANDE SONT ANIMÉS par un perpétuel concert. Dès qu'une voix se tait, une autre s'élève et l'harmonie ne cesse d'émouvoir les espaces éthérés. C'est le secret de l'enchantement breton qui se gagne de génération en génération.

Le Poète du Goéland, Théophile Briant, est disparu depuis l'an passe et de façon tragique. Il repose à présent au petit cimetière de Rothéneuf, non loin de la mer dont le bruit est amorti par la balaise vaine. Et lorsque nous y fîmes un pèlerinage en ce mois d'août, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, le ciel bleu était battu par un tourbillon d'ailes blanches qui se jetaient en un pieux accord l'abbaye des poètes vailés qui recouvrent son tombeau.

Si sa voix s'est éteinte, son souvenir demeure vivant, et l'action qu'il a menée pendant plus d'un quart de siècle ne saurait s'amortir. La Poésie est un élément du surnaturel, donc de l'immortalité.

C'est pourquoi, le Cercle de Brocéliande est heureux d'accueillir dans son sein Denise DEFFAINS.

Denise DEFFAINS que nous présentons aujourd'hui est une toute jeune fille de 22 ans. Elle appartient à une famille bretonne, originaire du pays de Rennes, qui est venue par la suite s'établir à St-Malo. Denise fut la secrétaire du poète placé sous le vocable de l'oiseau des mers dont elle confia à la protection bienveillante ses premiers essais.

"FACE AUX AMERS", la jeune inspirée joint le sortilège de la terre bretonne au sillon de la mer qui l'entoure et qui en est le prolongement. Ainsi, sur les deux éléments, l'âme celtique flotte avec la même aisance et se trouve bien chez elle. Demandez donc plutôt au plus illustre fils de St-Malo, dont le bruit des vagues berça le premier sommeil, à René, la raison qui le poussa à choisir son tombeau sur l'un de ces amers qui doivent guider dans le temps et dans l'espace la quête aventureuse des enfants de la noble Armorique.

Ce qui nous frappe le plus chez Denise Deffains, c'est la sincérité de l'émotion qui l'entraîne lorsqu'elle est en proie au délire poétique et la justesse de l'expression qui traduit sa pensée. C'est une chose rare chez un débutant. On sent bien qu'elle s'est trouvée à bonne école. Si jusqu'ici, un bon ange a veillé sur elle avec sollicitude, nous tâcherons de mériter la confiance qu'elle a mise en nous pour l'amener au plein épanouissement de son jeune talent, pour notre plus grand plaisir et celui de ceux qui le partageront avec nous, dans le cadre de ce romantisme inné qui nous est si cher et qui vit éternellement au cœur des Celtes.

RONAN PICHÉRY ABROC'HELL

DRUIDE PANCELTIQUE DU GORSEDD BREIZ,

PRÉSIDENT-FONDATEUR DU CERCLE DE BROCELIANDE

LA MORT DU POÈTE

A la mémoire de Théophile Briant

Le Poète est parti vers l'autre destinée
Et sa Muse explorée,
Sa Muse au pied léger, seule dans le matin,
Chancelle de chagrin.

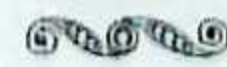
Parti si vite, hélas, solitaire et farouche,
Un rire de sa bouche
Est le seul doux message offert à tous nos yeux
Sur son visage heureux.

Il a chanté l'Amour et les calmes dimanches,
Ses tempes étaient blanches
Mais il avait vingt ans car le poète sait
Que tout passe et renaît.

La mort pour le Poète et la Muse, sa sœur,
A perdu sa valeur:
L'eau vive du Seigneur a jailli dans la plaine,
Accueillante fontaine.

Nous aimions, Cher Poète, à te croire immortel
Et tu l'étais, car tel
Tu vivras à présent dans nos âmes blessées,
Par ta Muse apaisées.

Et quand viendra l'Archange ami du renouveau
Les portes du tombeau
Te laisseront chanter près l'arche d'alliance
L'hymne de notre Enfance.



(1) Un volume à paraître sous les auspices du Cercle de Brocéliande.

FACE AUX AMERS

(SUITE)

SOLITUDE

Pour une âme noyée

POURQUOI veux-tu coucher, frémissante et mouillée
au champ sacré des morts?
La lune sur la mer odorante et glacée
Berce-t-elle ton corps?

Dans le champ de la mort,
Evanescence et pure ainsi qu'un bel automne,
Ton ombre vit encore;
Mais le silence est là, je murmure et m'étonne...

La lune sur la mer odorante et glacée
Cherche ton souvenir,
Et j'ai pour oublier, très loin dans ma pensée,
L'ardeur de ton désir.

Te berce-t-elle encor
Cette vague qui ment? D'une étreinte inhumaine
Sait-elle dans la mort
Te donner le désir d'une invincible chaîne?

Pourquoi veux-tu coucher, frémissante et mouillée
Au fond de ma douleur?
Ah! je sens que mon âme est à jamais blessée
— De n'avoir qu'un seul cœur.

RECTIFICATIF AU No 42

AVANT-PROPOS, au lieu de: *Battenberg*, lire: *Battanbang*.
Page 2 — LA SYLPHIDE. Vers 13.
au lieu de: *"épousant l'idéal dont je l'ai revêtu"*,

Page 3 — DECEPTION.

vers 16, au lieu de: *"encore teinte d'un sang"*, lire: *"encore teinte d'un sang"*
vers 19, au lieu de: *"elle, en riche toilette, enjouée et déserte"*,
lire: *"elle, en riche toilette, enjouée et diserte"*

Page 5 — LES ORANGES DE VINH, vers 14 et 15.

au lieu de: *"que baigne le soleil dans une nuit ambrée,
le passé me poursuit de sa saveur ambrée"*,
lire: *"que baigne le soleil de sa lueur dorée,
ce passé me poursuit de son odeur ambrée"*

BROUILLARD

J'AIME marcher dans l'aube grise,
Quand la ville sous son emprise
Se pare d'un linceul glacé.
J'aime le pas vif et cassé
Des ombres fuyant en silence
Et le reflet de ton absence
Qui luit au creux de l'infini.
Parmi les arbres de l'ennui
Une âme douce et un peu folle
Esquisse un pas de barcarolle
Et son voile plane un moment
Puis se disperse à tout instant.

Il traîne des lambeaux de suaires,
Tous les jardins sont des ossuaires
Hérissés de membres noircis,
Bras visqueux, graves et raidis,
Sous l'haleine grasse qui suinte.
Et de ces corps monte une plainte...
Chapelet de larmes né;
Parure fade au teint gelé,
Il glisse en file monotone
Mais mon cœur plein d'ivresse entonne
Une cascabelle sans fin.
Car voici le bout du chemin...

Et te voici Amour, ma joie,
Parmi la brume qui te noie.
Tu es là, je sais, je le sens,
Ma chair t'appelle et je t'attends;

— Comme il se perd, comme mon pas
Dans sa course se désespère!
Mais te voilà, plus de mystère,
Plus de nuage et le soleil
Vainqueur, à mon amour pareil,
Deviens plus clair, dore la peau.
Vois! tout à l'heure il fera beau.

DENISE DEFFAINS

BIBLIOGRAPHIE

MUR de BRETAGNE et ses ENVIRONS, par Ernest Le Barzic, *Druide Roh Yur*. — Un volume. Imprimerie Simon, Rennes 1957. En vente chez l'auteur, franco 900 frs, 26 avenue du Cimetière de l'Est, Rennes.

Ernest Le Barzic semble vouloir se spécialiser dans la monographie de plusieurs petites cités de Bretagne: l'an dernier, nous avions de lui *La Roche Derrien* et *Narcisse Quellien* son plus illustre fils. On avait apprécié le charme de ces descriptions d'un pays qui lui est particulièrement cher et d'un poète qui eut son heure de notoriété.

Nous retrouvons dans ce nouvel ouvrage, plus copieux et mieux organisé que le précédent, les mêmes qualités. Toutefois on sera plus réservé sur la façon dont il ramène par bribes l'histoire locale de la Chouannerie qu'il semble avoir puisée dans des traditions locales souvent contradictoires et sans unité de pensée.

A ce sujet, on doit se souvenir du mot célèbre du Connétable des Lettres, notre voisin *Barbey d'Aurévilly*: «La Chouannerie est une œuvre de géants qui attend encore son historien». Avis à ceux que cette matière puissante intéresserait. Il ne pourrait en sortir qu'une œuvre passionnante.

* * *

A FRONT de MER, par Alys Le Gigan des Portes. — Aux Editions C.E.L.F. Malines.

Cinq recueils du même auteur ont déjà paru tant à St-Brieuc qu'à Paris. Cette fois Alys Le Gigan des Portes a demandé asile à la cité des dentelles en Flandre où André Légier lui a imprimé une jolie plaquette de poèmes en prose au style bien lèché. L'auteur sensible aux beautés de l'Armorique y exprime des sentiments de fidélité aux traditions monarchiques et catholiques. Nous le comprenons aisément, mais ces poèmes nous paraissent, bien que le ton soit juste, trop descriptifs, et il semble que la présence réelle de l'auteur en soit souvent absente. Notre tradition bretonne et romantique convie le poète à se livrer tout entier. Comme le Pélican lassé d'un long voyage...

* * *

BREIZ, Organe de la Fédération Kendalc'h, B.P. 399 Rennes.

On remarquera avec plaisir dans le 11^{ème} numéro, les efforts faits par les Bretons pour propager l'enseignement de la langue. Près de 5.000.000 de fr. ont déjà été souscrits et cela est très bien. En dépit des initiatives locales, telles que celles de l'abbé Le Calvez à Plouezec, ou de Ar Falz, il semble que l'on marche encore trop en ordre dispersé. Il importe au premier chef de réaliser l'unification de l'orthographe. C'est à quoi les dirigeants devront, sans distinction de parti s'efforcer d'aboutir dans les plus brefs délais. On les suivra ici avec sympathie.

LES SOIREEES THERMIDORIENNES

OU

LES LANDES DE MANNARA

par Jacques PETIT

(suite du numéro 42)

QUE nous amenions tous ici un thème inspiré par tous les amours différents de l'amour.

— Je suis bien tranquille, dit un petit commis semillant et replet, quand le jardin sera planté, l'Amour au Carquois doré saura bien y entrer.

— Du moins faudra-t-il que les arbrisseaux soient assez grands pour qu'il puisse graver sur leurs écorces, sans les faire périr, le signe de son cœur fôlâtre, et que les rameaux ne craquent point sous sa poigne enfantine. Je commence, et propose comme sujet pour les bardes futurs l'amour de la maison des pères, et la tristesse qui n'erre pas dans les forêts mais s'attache à l'ancestral asile.

— Je propose les banquets et la sourde arrivée de l'angoisse, après le point culminant marqué par le rôti et le vin de Bourgogne, quand on sent l'heure des séparations rôder autour de la maison, quand elle va pousser subrepticement la porte vers le soir, et contraindre nos destins personnels à retourner à la nuit et aux peines de la vie.

— Je propose la mort de mon pommier, quand il n'eut plus qu'un rameau vert au pied et un autre près du sommet, le découragement où je me trouvais au moment de prendre la pioche et la scie, pour en mettre un jeune à la place.

— Je propose les étonnements de François-les-bas-bleus, un matin de printemps, quand toutes choses, arbres, maisons, chariots, deviennent pour le cœur des hommes de simples jouets d'enfant.

— Je propose la vie des Muses aux champs, à partir du temps où la Révolution leur rendit la vie trop dure; elles étaient grandes dames ou danseuses d'opéra également accoutumées à vivre dans les fleurs et les mousselines, les verres de cristal où montent les bulles du Champagne, les miroirs à coquilles dorées. Comme Apollon chez Admète, elles prirent la faucille, coupèrent le blé noir et mangèrent la galette en morceaux dans le lait baratté.

— Ah! dit le petit commis rondelet, quelles belles élégies on pourrait écrire! Je regrette de ne me sentir de talent que pour la chanson bachique. Au collège, dans cette ville, même et quand les Pères nous enseignaient les belles-lettres, j'étais un camarade que nous appelions l'Elégiaque à cause de ses vers latins qui se plaient naturellement à ce rythme-là. C'était d'ailleurs un bon compagnon, turbulent et farceur, qui se moquait de ma placidité. Ses parents habitaient un beau vieux château perdu dans les bois et les landes, et comme il était naturellement poète, je doute qu'aucun autre ne fût plus digne de faire revivre parmi nous le grand Ossian. Mais je ne sais ce qu'il est devenu; il est peut-être mort.

— Nous pourrions du moins, faute d'écrire nous mêmes les œuvres qu'il eût pu produire, consacrer un poème à son souvenir, dit Gildas. Au moins faudrait-il que son nom pût entrer commodément dans un alexandrin, car je me souviens que cette raison empêcha Boileau de s'adresser en vers au Duc de la Rochefoucauld. Comment s'appela-t-il ton regretté condisciple?

— Voilà, dit le commis, je ne sais plus. Il me semble que le mot château y entraît, mais rien n'est plus commun et faute de certitude, je craindrais de trahir sa mémoire en livrant à vos plumes un château qui ne fut pas le bon.

La soirée étant déjà très avancée, l'Homme au Chapeau Noir se leva et tous l'imitèrent. Dans le bruit des chaises repoussées, les commis et les clercs regagnèrent la porte tandis que le camarade de l'Elégiaque cherchait à compléter le nom insaisissable. Il le trouva dans ses rêves de la nuit, mais le lendemain matin il l'avait à nouveau oublié.

V

DANSE AU PRIEURÉ

C'était le dimanche après-midi. Trois musiciens de basringue é-

taient juchés sur une estrade improvisée, faite de planches posées sur des tonneaux. Autour des commis, des clercs et des couturières, les arcades de l'ancien prieuré portaient des têtes d'anges, sculptées dans un calcaire fragile corrodé par les pluies des vents d'Ouest. Les anges regardaient la danse avec une moue d'enfantine indifférence.

Gildas dansait avec Marcelle; ce cloître et ces anges involontairement musiciens lui rappelaient son collège. Marcelle y retrouvait le couvent de nonnes où le perruquier son père l'avait mise en pension pendant ses années d'enfance. Elle parlait à son amoureux des vieux murs sur lesquels les graminées, les jubarbes et les mousses avaient poussé. Les pensionnaires se chuchotaient au soir tombant des histoires mystérieuses qui se seraient déroulées au temps jadis dans les arrière-fonds des jardins: on y voyait encore des dalles de pierre avec le relief des gisants, et des inscriptions dont les bonnes sœurs et l'aumônier lui-même ne savaient pas lire les lettres griffues. Marcelle rapportait à Gildas des lambeaux de ces récits dont l'unique origine résidait peut-être dans des contes de fées patiemment retissés par l'esprit des fillettes à l'heure où elles vont s'endormir. Dans les vieilles villes de nos provinces tout mur percé d'ogives semble avoir connu des chevaliers et des combats. On chercherait volontiers au pied des sous d'or et des tronçons d'épée. Sans doute ces seuils ont-ils vu passer plus de chanoines et de marchands que de gens d'armes, mais à distance, les sabots d'un cheval de guerre après cent et cent ans passés, font plus de bruit à nos oreilles que les maillets des tonneliers et la procession ininterrompue des voix quotidiennes. Gildas imaginait Marcelle et ses petites amies dans ces jardins de béguinages, couchées au milieu du silence ensoleillé de la Ville, où une cloche lançait ses notes comme un arbre de mai aurait lancé ses fleurs.

Fallait-il regretter de danser, en cette journée douce et grise, dans ce cloître ouvert à tous? Gildas tenait la main de Marcelle, gracieusement docile à la mesure. Ses épaules rondes sortaient du corsage moiré et brodé de dentelles. C'était dans l'enclos de pierre, indéfiniment défaites et renouées, les guirlandes de l'amour et de l'amitié.

La petite société discrète où vivaient quotidiennement Auvespre et Gildas se retrouvait amour des ménétriers râclant leurs violons et de la bonne femme qui endait sirops et sorbets. Auvespre y dansait avec sa maîtresse; la Blom en ses atours de fête était un peu paysanne, ce qu'elle ne paraît point dans la salle de son auberge; mais elle restait triomphante avec les boucles épaisses de sa chevelure dorée, sa taille souple et ses bras. Auvespre ne la serrait pas de trop près et elle restait aimablement distante; sûrs de retrouver leurs plaisirs à la nuit tombée, ils jouaient l'indifférence. Gildas et Marcelle au contraire, que l'on savait honnêtement engagés sur le chemin des épousailles, étaient moins décentés maintes fois maintenant sur un banc, près de l'éventaire aux sorbets, ils aient tendrement rapprochés. Chez tous ces muscadins de province, merveilleuses de quartier, honnêtes filles pour la plupart, et dont l'audace ne consistait guère qu'en un décolleté plus généreux, la involture affectée des rites «incroyables» tournait cet après-midi là; gaité villageoise et la vigueur d'une jeunesse paysanne contrariait pareil des robes parisiennes, des lorgnons d'écaïlle et des habits à bas longues.

Quand les musiciens ont plié bagage, quand la Blonde eut regagné l'Auberge et que l'ite de la troupe se fut éparpillé dans les rues, Gildas reconduisit Mlle jusqu'à la boutique paternelle. Le perruquier devait s'être attar quelque partie de palet sous une char-mille de faubourg; car pot aussi, les afféteries inhérentes au métier disparaissaient à certaines h, quoiqu'il s'efforçât toujours de les maintenir; elles se trouvaient dées par le rythme immémorial du dimancher, Monsieur Fleury, de la poudre, des fers à friser et des fards mystérieux, se retrouvait n, posait sa canne et son tricorne près des verres et jouait au pal habit de nankin.

(Suite au dos)

Marcelle, suivie de son ombre fidèle, entra dans la boutique. Les contrevents qui n'avaient pas été retirés depuis le matin y maintenaient l'obscurité. Un rayon de soleil tardif pénétra avec eux par la porte entrebâillée et fit luire au passage le bouchon ou le galbe courbé de quelque flacon, l'acier des ciseaux, le manche argenté d'une brosse. Marcelle précédait Gildas dans ce royaume familier et complice. Arrivée à la porte du fond, elle lui dit : "Je monte à ma chambre, il ne tarde de redevenir Cendrillon, et ma belle robe me pèse." Ce qui aurait dû faire comprendre à Gildas qu'il devait s'en retourner, si un sourire n'avait en même temps signifié qu'une robe demande parfois un aide pour être retirée commodément, sans qu'on la fasse craquer aux coutures ; Gildas, le cœur battant, suivit sa bien-aimée dans l'escalier tournant et perfide. Quand elle eut refermé la porte, elle se jeta dans ses bras et lui donna le baiser qu'il désirait. Le jeune homme dégrafa un peu la robe moirée qui avait été à l'honneur tout l'après-midi, mais après quelques furtives caresses, la coquette enfant rajusta son corsage et donna une tape à Gildas en lui disant : "Attention, mon père va revenir, et ton petit ange te regarde". Gildas crut soudain voir autour de lui les têtes joufflues et réprobatrices des chérubins du cloître. Et comme il ne voulait point risquer de mécontenter Monsieur Fleury dont l'indulgence était pleine de bonnes intentions matrimoniales, le clerc redescendit l'escalier, non sans avoir été gratifié d'un rond de bolte de poudre de riz jeté d'en haut, et qu'une fois dans la rue il épousseta avec regret.

VI

LES PRAIRIES IMAGINAIRES

Le dimanche suivant, au bord de la rivière, Auvespre, le perruquier, le régent au Chapeau Noir, montaient tous trois une garde silencieuse, la gaule en main. On eut dit qu'ils étaient des lanciers, éclaireurs ou vedettes, veillant près de ces ondes qui sont par destination naturelle les frontières des plaisantes justices humaines. La phrase de Pascal tournait en rond sous le Chapeau noir du régent, et il y trouvait quantité d'applications ; du temps où les deux partis négociaient aux portes de la Ville, c'était peut-être là que de part et d'autre de

regardaient en chiens de faience. Verte en deçà de la Machine, et au-delà ; seul le peuple des poissons n'était ni bleu ni chouan. Depuis les siècles des siècles, les fleuves s'en vont entre les vérités, d'un cours qui point ne séjourne, et les poissons errant entre les herbes chevelues sont condamnés à un éternel scepticisme. "Que sais-je ?" diraient les poissons si une expérience immémoriale ne les avait pas convaincus de l'inutilité des paroles.

Marcelle et Gildas étaient assis dans une barque que sa chaîne fixait à la terre stable des hommes sans rtes.

— Pourvu qu'elle ne se détache pas, dit Marcelle. Elle nous entrainerait au gré des courants, Dieu sait où ! u fait, Gildas, vous qui savez tout, où nous emmènerait-elle ?

— Au pays de l'Estuaire, dit Gildas. Cserait très beau d'être là-bas : on y voit de grands espaces de prazs, et des lagunes salées. Nous connaîtrions tous les désirs de vivre q passent dans le vent marin, et le frémissement des terres sous lesalops des anges cavaliers. Les courses vagabondes seraient la loi de ne vie, au lieu de la poudre qui s'amasse sur mes papiers, ou de ce plus parfumée que renferment vos boltes de laque rouge et noir. Dès le matin nous ouvririons la porte des écuries, et nous pourrions voir, le visage battu par la crinière longue de notre coursier. Dans les prairies faiblement vallonnées, nous irions relayer les bergers qui, la durand, gardent les troupeaux. Vous porteriez comme eux la culotte cuir, le fouet et les pistolets à l'arçon de la selle. Nous pourrions à la manière dont on vit en ces cantons ; connaître leurs passe-pts et leur jours de fête ; les bergers ont pour lieu de réunion les grailandes qui dominent les lagunes, et s'y rassemblent en déployant poigné de ralliement des bannières de cuir brut, drapeaux rustiques qportent, comme des d'fis ou des offrandes, à un grand pèlerinagi à lieu, dit-on, chaque année au début de l'automne. Et ceux duais, et les gardeurs de moutons qui, bien plus avant dans les terravent la crête des collines, absorbés et silencieux comme un enfantant ses pas, en équilibre sur le haut d'un talus, et les sabotiers, s tisseurs de voile, tous reviennent là, avec des ornements dorés, lentelles jaunes et ces grandes jaquettes branes ou bleues, qui portent revers un large galon noir. Des peaux de vache avec leur poiluent en rectangles mal taillés au bout de grands mâts. On dit la rret on mange. Peu de

marchands y paraissent, sauf ceux qui vendent du lard cuit ou des images de la Vierge, des chapelets de bois, parmi l'odeur des chevaux et des moutons pour lesquels on demande protection.

— Etes-vous bien sûr que si la barque descendait au fil de l'eau, nous verrions tout cela ? J'ai bien entendu parler de marais salants, des paludiers au costume rouge, mais j'ignorais vos bergers.

— Qui sait ? répondit Gildas. Il faudra nous résigner à ne pas voir ces merveilles, si nous comptons, pour nous y conduire, sur les fureurs déchaînées de ce monument liquide dont l'esprit d'incertitude est tel qu'il n'a jamais pu savoir lui-même s'il coulait vers la Prévalaye ou vers Cesson.

Marcelle regarda d'un air courroucé le guide des prairies imaginaires, mais un baiser gentiment donné et reçu la consola de la mer, des chevaux et du vent des lagunes. Un pâle rayon de soleil passait sur les berges herbeuses, dans lesquelles on eût pu voir quelques-unes de ces étendues où se plaisent parfois à errer les tendres rêves des belles enfants de province et des clercs de notaire.

VII

L'OBSESSION

Auvespre et Gildas, accompagnés de l'Homme au Chapeau Noir, avaient suivi comme à l'accoutumée le long corridor aux boiseries grasses, passé devant des escaliers fuyant dans la pénombre, comme dans la campagne on laisse à droite et à gauche des chemins creux qui s'enfoncent vers les bourniers et les fermes. Ils arrivèrent enfin dans une des cours intérieures. Assis sur un fagot, le vieillard qu'ils venaient visiter fabriquait ses paniers. L'osier qu'il tressait déroutait parfois sa pensée des voies d'angoisse qu'elle parcourait inlassablement depuis que les jours de terreur avaient obscurci sa raison. Les boucles blanches de ses cheveux tombaient le long de son visage sillonné de rides, le nez busqué dominait le pli amer et désespéré des lèvres. Les amis qui venaient essayer de distraire sa solitude accablée savaient que, tôt ou tard, il recommencerait à parler du sajet unique qui occupait sa tête comme l'ennemi occupe une citadelle.

Il croyait ainsi lui ouvrir une porte sur les visions plus ensoleillées de ses jours tranquilles. Il eut fallu sans doute remonter plus loin encore, mais les trois compagnons étaient trop ignorants du passé de leur protégé pour évoquer devant lui les années de sa jeunesse. Et le souvenir de ses études appelait infailliblement les images concrètes de la bibliothèque, du réfectoire et du cloître ; la paix qui les avait enveloppées ramenait par contraste la brutale rupture, le massacre, l'incendie, la destruction soudaine.

(Suite au prochain numéro)

UNE MERVEILLEUSE RÉALISATION ARTISTIQUE

LE PARLEMENT DE BRETAGNE

EVOCATION DE RONAN PICHERY

DRUIDE ABROC'HELL

Membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne

Illustrations hors-texte en couleurs de DAIG

ALBUM in-4° raisin
sous couverture illustrée
Ouvrage de grand luxe,
numéroté sur vergé pur fil du Marais.

Tirage limité sur les presses du
CERCLE de BROCELIANDE à RENNES

Prix, franco 2.200 fr
RÈGLEMENT: 300 fr à la commande, le solde à la réception.

Notice descriptive envoyée gratuitement sur simple demande.

KERLOC

OU LE SOL ANCESTRAL

par Alain de Cadoudal
Druide Koc'han

CONSTRUIT sur un coteau dominant la rivière,
le logis est orné de glycine et de lierre,
et son parc, au midi, s'étageant en paliers,
s'étend, par une pente aux lacets réguliers,
jusqu'au bord de la rive où se meurt la marée.
Lorsqu'on prend par le bois, on trouve, à son orée,
un tapis tout feutré d'aiguilles de sapin,
dont le baume odorant se mêle à l'air salin,
tandis, qu'en un parterre où fleurit la bruyère,
aux ajoncs et genêts s'unit la primevère.

Souvent, durant l'été, l'on entend le corbeau
croasser, dans les prés, au sommet d'un bouleau
et la pie, en fausset, jacasser sur un chêne.
Parfois aussi le chien, retenu par sa chaîne,
jappe joyeusement quand, en pleine gaité,
le groupe des enfants passe à proximité.
A l'horizon, on voit, remontant la rivière,
des voiles louvoyer le long de l'estuaire
et de nombreux bateaux qui, sur l'étroit chenal,
troublent, de leur moteur, le calme matinal.

Près d'un vieux tronc rugueux, abri d'une chouette,
que, de son cri strident, survole la mouette,
il est un lieu tranquille où, quand descend le soir,
sur un banc vermoulu j'aime à venir m'asseoir,
et là, devant les flots, rêver tout à mon aise
dans le doux bruissement du pin et du mélèze.
J'ai vu bien des splendeurs dans les endroits lointains:
je connais l'Algérie ainsi que ses confins,
les ruines de Byblos, de Baalbeck, de Palmyre
et les rives du Nil où Le Caire se mire.

J'ai visité Stamboul avec ses beaux yalis,
Rome, Athènes, Anghor et de nombreux pays;
mais, pour moi, rien ne vaut, ô terre de mes pères!
l'attrait de ton terroir et de tes champs prospères,
Voici le Monument, tombeau de mes aïeux,
ainsi que la maison, où la plupart d'entre eux
ont vécu de longs jours et sont morts à l'ouvrage.
Pour suivre leur exemple, après trente ans d'orage,
sur ton vieux sol, ô Breiz! j'ai voulu revenir
pour cueillir avec toi les fleurs du souvenir.

CADOUDAL

RETOUR A KERLOC
ET A KERLEANO

à Madame de GIVRY
née de CADOUUDAL,

J'AIME à venir goûter au flanc de vos coteaux
Le mystère profond de la terre et des eaux
Où les flots, les sapins, les chênes et les hêtres
Répercutent toujours la voix de vos ancêtres.
Mon oreille est saisie et leur vive clameur
Dans le vent d'Occident fait activer mon cœur.
Je me plais en ces lieux et j'y reviens docile,
Car Celte, je suis fait de cette même argile
Qu'anime votre foi, si touchante à mes yeux,
En glissant dans mon âme un philtre insidieux.
Oui, vous resplendissez d'une grâce éternelle
Quand je vous vois paraître et si pure et si belle,
Vous dorez ces pays d'un regard enchanteur
Tout vous obéira; le bel oiseau chanteur
A redit votre gloire en toute conscience
Dans les jours parfumés de votre adolescence.
Son chant admiratif fait résonner l'écho
Qui me vient de Kerloc et de Kerléano,
Mon cœur ému s'en fait un doux miroir sonore...
J'imagine les jeux de votre tendre aurore.
Ami fidèle et sûr, ne vous étonnez pas
Si cet envoûtement me porte sur vos pas.

J'évoque aussi vos cris sur la grande terrasse
Quand vous faisiez sauter la balle jamais lasse,
Où le chien bondissant aux jappements joyeux
Sur sa chaîne tirait pour partager vos jeux.
Quand la brise portait au fond de la tonnelle
Où venait expirer un chant de tourterelle,
Je vous imaginai aussi sous le figuier,
Prêtant l'oreille au son doux et familier
J'ai plaisir à rêver sur le banc solitaire
Planté sur le gazon qui borde la rivière,
Sous l'ombrage d'un des frères acacias,
Tout au bout de l'allée où poussent les thuyas.
Je pense au jour béni où la grâce fidèle
De l'amour souriant vous frappa de son aile;
Et l'air porte l'écho de vos plus doux aveux
Quand votre Chevalier, sensible et généreux,
Confia pour jamais le secret de sa flamme
Au doux réchauffement qui ranima votre âme.
Tout résonne à présent aux cris de vos enfants...
Mais à Kerléano, dans le creux de ces champs,
Près du moulin qui dort où je reviens fidèle;
Avec vous, j'ai prié dans l'antique chapelle
Dieu, de vous accorder, bénissant vos efforts,
L'aide surnaturelle, efficace des morts.

(Août 1957)

RONAN PICHERY
DRUIDE ABROC'HELL

ZOUNDS! I HEAR...

Zounds! I hear old Beppo
Barking, is it well?
I ask you, is it proper
That woolly-head should be
In such a lonely depot,
Where shadow-forms are free,
When his uncle, master, mistress
Are ALL out on the spree?

Some day old Beppo'll rootle
Among the papers thick,
And sort out with his snootle
What otherwise would stick,
And then for information
To Beppo all will turn,
Spite his master's consternation
And general concern.

by H.T. Mills

Pas sérieux!
C'était le caniche
de Leigh Henry
qui vit toujours avec lui.

Free translation of the above EPIC into French.

PARBLEU! J'ENTENDS...

Parbleu! j'entends une voix sonore,
C'est ce bon caniche Beppovich
— Qui ressemble peu à Metternich
— N'a pas la même gueule;
Mais le Beppovich aboie encore,
Puisqu'on le laisse seul;
A la peur il succombe,
Quand Messieurs font la bombe.

Au désespoir, il fait la fouille
Des papiers qui traquent, les dépouille,
En mord sans hésitation;
Son maître aura beau chercher là
Pour trouver de l'information.

on .

H.T.M.

January 1953.

PROCHAIN CENTENAIRE DE BRIZEUX 1858-1958

* * *

Auguste Brizeux est mort en 1858 et la Bretagne se doit d'en célébrer le Centenaire

* * *

"Ce qui mène les êtres, c'est ce qui, un soir d'enfance, par quelque inexplicable magie, est venu leur enchanter le cœur."

Henri POURRAT.

Nous sommes au Faouët, paroisse d'origine des Brizeux, au pays de l'Isole et de l'Ellé, à quelques lieues de Lorient où le poète naquit le 14 septembre 1803, plus près encore d'Arzano où il reçut pendant cinq ans les leçons d'un brave recteur:

"Humble et bon vieux curé d'Arzano, digne prêtre, que tel je respectais, que j'aimais comme maître..."

... Arzano, où il rencontra la petite Marie Pellan... Or, Marie devait être inhumée à Guilligomarc'h, à cinq ou six kilomètres du lieu de nos assises... Chers confrères, pourquoi n'irions-nous pas nous incliner sur la tombe de cette Laure villageoise ? Car si la Mireille du félibre Mistral est une pure fiction, le petit village du Moustoir a réellement connu les chastes amours d'Auguste et de Marie. Charmante idylle qui devait être à l'origine des vers les plus purs, les plus touchants de tout le siècle ! N'avez-vous pas été, comme moi, profondément ému dans votre adolescence par cet amour jeune, frais et blond ? Ne vous arrive-t-il pas encore d'ouvrir de temps à autre, avec le même plaisir, ce livre jauni par des doigts plus jeunes et de murmurer ces vers que nous apprécions tous :

*"De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave,
Un parfum enivrant qu'on respire toujours
Et les autres amours ne sont plus des amours".*

Au catéchisme, ces deux enfants passaient leur temps à se bien regarder, puis, gais oiseaux envolés, ils se poursuivaient rieurs et insoucians dans les chemins ombreux,

*... "sous le bois, dans la lande,
Dans les prés remplis d'une herbe épaisse et grande".*

Le poète se souviendra de ce jour embaumé où, dans une vallée d'une sérénité virgilienne, ils s'étaient assis ensemble sur un vieux pont moussu, "laissant pendre, en riant, leurs pieds au fil de l'eau". Sur la main de Marie, une libellule était venue se poser... Et au bas de ce ravissant tableau, le barde s'écriera :

*"Bien des jours ont passé depuis cette journée,
... Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles;
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans reflouriront toujours".*

Cet amour restera aussi platonique que celui de Dante pour Béatrix et, comme Dante, Brizeux restera toujours fidèle au souvenir de la première aimée et au vert paradis des amours enfantines. "Il découvrit l'amour breton, amour discret, tendre, profond, fidèle, avec sa légère teinte de mysticité," dira Renan.

Pour retrouver tant de fraîcheur, une clarté si délicieuse des sentiments, il faudra en arriver à mon compatriote Narcisse Quellien qui, lui aussi, gardera toujours le souvenir infiniment tendre d'une amie d'enfance, Annaïg, dont la mort lui causera une affliction profonde, un désarroi vraiment poignant: *"Je vivrais cent ans encore, que je n'échapperais plus à ces deux séductions, Annaïk et Breiz, disait Quellien; et je pressens que mon dernier gwerz sera l'adieu à mon pays natal et à la jeune fille dont j'ai vu le beau printemps fleurir là-bas."*

Dans ce double amour, j'ai cru trouver chez mon compatriote une influence de Brizeux, car le chantre de l'Isole et de l'Ellé débordait aussi d'amour pour sa grande patrie, pour la Bretagne, dont il avait la nostalgie dès qu'il en était éloigné... Vous savez tous ces vers :

*"Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis...
Oui, nous sommes encore les hommes d'Armorique...
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale..."*

Ces vers sont encore tirés de son chef-d'œuvre "Marie". Je ne parlerai pas de ses autres ouvrages, je laisserai à d'autres le soin d'exprimer le charme de son épopée "Les Bretons" et de la "Fleur d'Or", la grâce de "Frimel et Nola", de découvrir la forte personnalité qui se révèle dans les "Histoires Poétiques". Je ne dirai pas non plus les mérites du "Furnez Breiz" où Brizeux se montrait un continuateur du Père Grégoire, l'admirateur de Le Gonidec et de la Villemarqué et l'un de nos précurseurs...

Et enfin, en conclusion à ce modeste hommage, je rappellerai que le grand poète breton Brizeux est mort le 3 mai 1858, à Montpellier, chez son ami, l'écrivain St-René Taillandier. Quelques jours après, la dépouille du barde était rendue à la terre natale. Le gouvernement s'était associé au deuil de ses funérailles et un service religieux fut célébré, le jeudi 3 juin, dans l'église St-Germain l'Auxerrois devant la foule de ses admirateurs.

Le 9 septembre 1888, fut inaugurée à Lorient la statue de Brizeux. Ce fut l'occasion pour Renan de produire, en fait de discours, un véritable chef-d'œuvre et mon compatriote Quellien lut un bardit qu'on trouve dans son recueil "Breiz".

* * *

"Vous mettez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre..."

Et moi je souhaite, chers confrères, qu'à l'occasion du centenaire de sa mort, nous déposions encore quelque chose, sur sa tombe, nos hommages...

ERNEST LE BARZIC
DRUIDE ROH VUR

Conférence donnée, au Faouët, le samedi 3 août 1957, à l'occasion du Gorsedd placé sous le patronage posthume de Brizeux.

MARCEL PLANIOL

HISTOIRE des INSTITUTIONS de la BRETAGNE

(Droit Public et Droit Privé)

Ouvrage couronné par l'Institut
Académie des Sciences Morales et Politiques
Prix Odilon-Barrot (1891-1895)
Publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique.

L'ARMORIQUE ROMAINE, L'EPOQUE BRETONNE PRIMITIVE, LA BRETAGNE AU IX^e SIECLE PERIODE DUCALE.

Les tomes I, II et III sont parus. Chaque volume franco: 1750 frs.
Facilités de paiement sur demande.

LES PRESSES ARTISANALES DU CERCLE DE BROCELIANDE
64 RUE POUILLAIN-DUPARC, RENNES. R. C. MÉTIERS 8260
LE GÉRANT: RENÉ CRUCHON DÉPOT LÉGAL: 11-57